

Zeitschrift: Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber: Société d'études en matière d'histoire économique
Band: 3 (1957)

Artikel: Henri Cornaz (1869-1948)
Autor: Mestral, Aymon de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1091187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HENRI CORNAZ

1869—1948

A l'approche de son soixante-quinzième anniversaire, Henri Cornaz, le fondateur des Verreries de St-Prex, auxquelles il devait ajouter celles de Semsales, Bulach, Wauwil, Rive-de-Gier (Loire) et bien d'autres entreprises, prend la plume pour retracer le cours de son existence. D'un trait alerte, il écrit: «Mon activité», en accompagnant ces mots de deux points d'exclamation acrobatiques qu'il fait suivre d'une série de dates et de noms géographiques. Sans hésiter, il indique les pertes, parfois substantielles, qu'il a subies, car il a l'habitude de regarder les faits et les hommes en face.

Sur une seconde feuille volante, il plaque des titres de chapitres futurs: «L'Enfance», «Mariage», puis énumère les différentes entreprises qu'il a créées, achetées ou cédées en Suisse et en France. Malicieusement, il ajoute:

«Déménagements». Cet enfant de la campagne devenu chef d'industrie a souvent changé d'horizon.

Préoccupé par ce thème, il note sur la troisième page détachée: «Où j'ai habité», également suivi de deux points d'exclamation. Le souvenir de certains lieux aimés l'attendrit: Faoug, Allaman, Chalon (Saône et Loire) — Villefranche (Rhône) — Roquecourbe (Tarn) — Viane, Pierre Ségade (La Buzatié) et Saint-Prex. Dans cette évocation de sa vie en raccourci, il ne manque que la mention de ses voyages, proches ou lointains, au Midi de la France, en Italie, aux Etats-Unis d'Amérique, en Egypte, aux Philippines.

Mais Henri Cornaz laisse tomber sa plume. A quoi bon? Ce grand vivant et bâtisseur n'a jamais eu la superstition du papier imprimé, bien qu'il ait dévoré d'innombrables livres. Les hommes, les affaires, la campagne l'intéressaient davantage. Il repasse en pensée le film de son existence. Que lui a-t-elle apporté? Qu'en a-t-il tiré? Qu'a-t-elle à nous dire encore aujourd'hui, avec le recul des années?

*

Les *Cornaz* sont presque tous originaires de *Faoug*, un beau village vaudois situé à mi-chemin entre Avenches et Morat, au bord du lac de ce nom. A l'instar du grand hêtre (en latin *fagus* = *Faoug*, prononcer fou), qui orne les armoiries de leur commune, les *Cornaz* devaient pousser des racines et des branches au loin et acquérir d'autres bourgeoisies. Mais, quoi qu'ils aient tous la même origine et bien que leur nom s'écrive exactement de la même façon, les *Cornaz* se classent très différemment, au point de vue social, suivant la manière dont leur nom de famille est prononcé. Quoi qu'il en soit, ils possèdent tous les mêmes armes parlantes et pittoresques: «D'azur à une licorne effrayée d'argent, deux pieds liés d'une chaîne d'or».

Si les *Cornaz* ont fourni au Pays de Vaud un gouverneur et deux ban-nerets de Moudon, sous le régime savoyard, ainsi qu'un juge de paix à *Faoug* en 1476, au temps de guerres de Bourgogne, ils ont repris depuis lors pendant trois siècles environ les humbles travaux des champs. Cette éclipse temporaire et ce retour à la terre ont porté des fruits. A partir du XIX^e siècle, plusieurs *Cornaz* se sont distingués dans des domaines très différents: médecine, enseignement, journalisme, politique, histoire, littérature, de même que dans le commerce et la technique. Bref, leur ascension sociale a recommencé et se poursuit avec honneur.

Sans se soucier de cette flambée de talents chez ses homonymes, dont la plupart avaient d'ailleurs gagné la ville ou quitté le canton, le jeune *Henri Cornaz* se contente de naître en 1869 à *Faoug*. Treizième enfant sur quinze d'une famille d'agriculteurs, rien ne paraissait le prédestiner à s'imposer un jour dans le domaine du ciment et de la verrerie. Le futur pionnier grandit gaiement à l'ombre du vieux hêtre communal. Entre les travaux de la ferme et des champs, il partage les jeux et les ébats de ses petits camarades, qui aiment et suivent volontiers ce grand garçon entreprenant et dégourdi.

Au sortir de l'école, il quitte le pays et s'engage comme domestique de campagne dans la *vallée de la Loue*, près de Pontarlier. Ce premier contact avec la France lui a sans doute laissé un bon souvenir, car il y retournera et y fera carrière plus tard. Sa patronne, la marquise de Cex de Brun, n'aurait pas demandé mieux que de le garder. Elle était même si satisfaite de ses services qu'elle l'engagea à faire venir d'autres membres de sa famille pour leur confier la gestion de tout le domaine. Mais comme les *Cornaz* étaient protestants, le projet déplut à M. le curé et l'affaire n'eut pas de suite. Le jeune *Cornaz* rentre au pays, et fait un séjour à Ersigen, près de

Berthoud, pour y apprendre l'allemand. Il se plaisait à raconter plus tard que la nourriture se composait de « Schnetz au lard », c'est-à-dire qu'on lui donnait des « Schnetz » (des pruneaux secs), tandis que ses patrons mangeaient le lard ! La-dessus, il fait son Ecole de recrues et en sort comme soldat trompette, incorporé au bataillon 6. Le goût de la trompette lui est resté. Plus tard, à Faoug, à Allaman, comme à St-Prex, son premier soin sera d'organiser une fanfare.

De retour dans son village natal, il reprend la fourche et la charrue. Mais déjà il sent en lui un besoin impérieux de développer l'entreprise paternelle et de créer une affaire à lui. Avec son ami Paul Cornaz, il monte en 1893 une première *fabrique* de produits en *ciment* à Faoug, des tuyaux, drains et plots, qui constituaient alors une nouveauté. Il se marie la même année à l'âge de 24 ans, avec une jeune Bernoise, Elise Klay, et reprend le magasin où elle travaillait à Faoug. Après deux ans d'exploitation en commun, il cède sa part à son associé — l'entreprise existe encore — et, poussé par le désir de voir autre chose, il dit adieu à Faoug en 1895.

En cours de route, Henri Cornaz examine une carrière de sable et de gravier fin en exploitation à l'ouest de l'Aubonne et remarque non loin de là une usine à vendre près de la gare d'*Allaman*. Du coup, la liaison s'établit dans son esprit entre la constatation des faits et la réalisation future. Une banque régionale lui ouvre un crédit. En 1895, il monte ainsi une *seconde fabrique* de produits en *ciment*, y fait venir un de ses frères, alors instituteur à Chamblon sur Yverdon, l'initie à ce nouveau genre d'activité, l'intéresse pour moitié dans l'affaire, qui existe encore aujourd'hui. Au bout de deux ans, il lui en remet la direction et reprend le large.

Un client français de l'entreprise avait attiré l'attention d'Henri Cornaz sur les possibilités d'expansion qu'offrait *Chalon-sur-Saône*. Une curieuse ville, surnommée Le Petit Creusot. Jusqu'à « la drôle de guerre », on y trouvait une fabrique de sous-marins, installée au bord de la Saône. Une fois terminés, ces navires effilés étaient chargés sur des chalands à destination de Lyon, d'où ils descendaient le Rhône et gagnaient le bord de la Méditerranée. La contrée manquait de pierres, mais elle était sablonneuse. Fort de l'expérience acquise à Faoug et à Allaman, Cornaz emprunte des fonds à une banque locale, monte en 1898 sa *troisième usine* de carrelages et tuyaux en *ciment* et se met à fabriquer de la simili-pierre. Si la production marche rondement, les commandes laissent à désirer, pour la première et la dernière fois dans la vie de Cornaz. Peu s'en est fallu que sa femme

n'ait eu raison en déclarant un jour à ses enfants: « Votre cher père nous mettra sur la paille! Dès qu'il a gagné cent francs, il les porte à la banque et en emprunte mille! » Sans crier gare, la banque chalonnaise met son client en demeure de lui rembourser ses avances, au plus tôt. C'est là un coup classique. Mais Cornaz n'est pas homme à se laisser prendre de court.

Ses yeux tombent sur l'annonce d'une soumission d'une cinquantaine de petites gares à construire pour le chemin de fer départemental du Beaujolais. Il fait ses offres. Elles sont acceptées. Les stocks de simili trouvent aussitôt leur emploi. Cornaz dégage son usine et rembourse la banque, au moment où il allait être exécuté.

La Compagnie ferroviaire lui propose alors de *poser une centaine de kilomètres de voie*. Comme les infrastructures étaient faites, il s'agissait pour lui de poser le ballast, les traverses et les rails. Notre jeune entrepreneur en ciment se procure une paire de locomotives, ainsi qu'un matériel de rencontre et s'acquitte allègrement de cette tâche.

Une nouvelle étape, plus délicate l'attendait. L'écrivain C. F. Landry rapporte ce qui suit:

« La Compagnie, satisfaite du travail de Cornaz, lui dit: « Nous avons » obtenu concession d'un important tronçon. Mais là, tout est à faire. » Honnêtement, il se récrie: « Là, messieurs, je ne puis vous suivre. Tant » que nous étions sous le ciel et sur la terre, bon! Mais des tunnels! Mais » des viaducs! Je ne suis pas ingénieur, moi. » On lui rétorque: « Des ingé- » nieurs, nous en avons. Nous vous en donnerons. *Ce qu'il nous faut, c'est » vous!* » L'entente s'établit sur cette base, pour le moins imprévue. »

Changement de décors et d'activité. Après le Beaujolais, le Tarn. Après la fabrication de la simili-pierre et la pose de rails, la *construction de tunnels et de viaducs*. Trois ans à Roquecourbe, deux ans à La Buzatié, non loin de Castres, de 1901 à 1905. La plupart des ouvriers sont des *Catalans*, souvent ombrageux. Mais Cornaz sait bien les prendre. Il fait confiance à ses collaborateurs. Un de ses fils rapportait parfois seul, à cheval, la paie des ouvriers. Or un jour un Catalan masqué guette un des neveux de Cornaz en train de faire la paie sur les chantiers, braque sur lui son pistolet, lui arrache la sacoche et disparaît avec son butin. Heureusement que les bêtes donnent parfois plus de satisfaction que les hommes!

C'est ainsi que chaque soir, la plupart des quatre-vingt chevaux de trait attachés à l'entreprise regagnent docilement, par eux-mêmes, leurs écuries en planches. Malgré les difficultés de toute sorte qu'elles lui ont apportées,

ces années au Midi ont laissé un souvenir vivace et coloré au jeune entrepreneur. Il déclarera toutefois à l'un de ses fils: «N'y retourne pas. Les gens t'auront oublié ou ils ne te reconnaîtront plus. Et cela te fera de la peine.» Cet homme d'action avait beaucoup de sensibilité.

Lorsque les travaux sont terminés, Henri Cornaz ne complique pas les choses. Il accepte les propositions d'indemnité forfaitaire que la Compagnie lui soumet et rentre au pays avec les siens. Son tour de France est terminé. Il a 37 ans et cent mille francs en poche. Avec les conceptions qui règnaient en l'an de grâce 1906, il aurait pu se retirer paisiblement, après fortune faite. C'est alors au contraire que sa véritable carrière va commencer.

*

Son premier soin est d'acheter un domaine et une *ferme* à *Saint-Prex*. Il y installe sa petite famille et y trouve quatre vaches: Colombe, Rose, Bergère et Nèra. Tout en conservant ses intérêts dans la fabrique de ciment à Chalon, qu'il a laissée aux soins d'un directeur, Henri Cornaz reprend avec joie le métier de paysan. D'emblée, il fait agrandir les locaux et arrondit ses terres. Pour lui, diriger c'est prévoir. Jamais, il ne sera à court de place, tant pour la future verrerie que pour la ferme. En 1910, lors de l'Exposition d'Agriculture à Lausanne, il loue, lui, simple paysan, un stand, dans lequel il expose une maquette en bois d'une ferme modèle, avec un système de crèches tout nouveau. Cela ne saurait toutefois suffire à son besoin d'activité et de création continue. De 25 poses en 1906, la superficie de son domaine dépassait 90 poses vaudoises en 1932. Par des agrandissements successifs, la ferme, qui abritait 3 chevaux et 4 vaches à l'étable en 1906, contient jusqu'à 40 vaches et «modzons» en 1932.

Mais avec la ferme, il y a également une *scierie*. Cornaz achète une nouvelle machine à vapeur et fait élargir le canal d'amenée. Il trouve rapidement des débouchés dans la région même et il livrera jusqu'en juillet 1914 des cageots à Château-Renard, près d'Avignon. Donc, pas de souci de ce côté-là. En 1920, il liquide la scierie et, grâce aux capitaux ainsi réalisés, il agrandit la maison d'habitation et le jardin à la française situé devant la façade principale.

Dans une existence bien conduite, tout s'enchaîne. Les sondages entrepris pour trouver un supplément d'eau pour la scierie et la ferme révèle l'existence de *sable fin*, en amont, comme en aval du domaine de Cornaz, ainsi qu'à proximité de la gare de St-Prex. Partout, la même texture de

terrain. Que faire avec du sable? Du ciment. Ça le connaît. Mais à 5 km de là, il existait déjà, près d'Allaman, une fabrique de ciment appartenant à l'un de ses frères. Pas question de lui faire concurrence.

Cornaz se décide alors à entreprendre la *fabrication du verre*. Lorsqu'il travaillait à Chalon, il avait remarqué au bord du canal du sable fin de la même qualité et il avait visité la verrerie voisine. Pourquoi n'en ferait-il pas autant? Evidemment, il n'est pas verrier et ne savait quasiment rien de ce métier, sinon qu'il y entre du sable mis à jour par lui aux abords de son domaine. Il n'a pas non plus la bosse de la technique et n'y tenait pas. Un jour que l'un de ses fils, tout fier de son savoir scolaire, se mettait en devoir de lui expliquer ce qu'était l'électricité, Henri Cornaz l'écoute un instant, puis l'interrompt: «Arrête-toi. J'ai d'autres choses plus importantes que ça à me mettre en tête. Je m'en f...!» Mais s'il laissait aux spécialistes le soin de s'occuper des questions techniques, il possédait d'instinct, sans l'avoir jamais appris, ce que les Américains appellent le sens ou l'art du «management». Avec son dynamisme naturel, ce rayonnement d'activité, de bon sens et d'énergie, il était capable de faire marcher les choses et les gens à son idée, rondement. — Etant donné la prédominance exercée par la concurrence étrangère, il fallait du courage pour monter une *verrerie en Suisse*. Cette industrie était déjà ancienne dans le pays; mais sur les quinze verreries en exploitation au XVIII^e et au XIX^e siècle, il n'en restait plus que huit en activité en 1870, sept en 1885 et cinq en 1890. Certes, onze verreries ont été fondées entre 1900 et 1930; mais dix d'entre elles ont dû fermer les portes tôt ou tard. Une seule, celle de St-Prex a survécu et devait s'imposer sur le marché suisse.

Sans se laisser impressionner par la vue du cimetière des verreries éteintes, Henri Cornaz se met au travail. Il arrête ses plans, traite avec une maison de Lyon pour la construction de l'usine et réunit les capitaux nécessaires. Il a toujours eu le don de trouver des fonds et des débouchés. La «*Verrerie de St-Prex S.A.*» est fondée le 11 février 1911 et le four allumé le 11 novembre 1911. C'était là un tour de force. Le démarrage sera laborieux.

En ce temps-là, on ne pouvait obtenir que de la main-d'œuvre étrangère. Ces éternels transhumans, toujours mécontents, étaient passés maîtres dans l'art de tirer parti de l'ignorance technique des patrons. Ils se plaignaient sans cesse de l'outillage, gâchaient du matériel, mais entendaient être payés sans discussion. Pour leur tenir tête, il aurait fallu un chef de fabri-



Henri Cornaz

Fondateur de trois fabriques de ciment en Suisse et en France. Constructeur d'une ligne de chemin de fer au Midi de la France. Fondateur de la Verrerie de Saint-Prex

11

Mes activités

1895-98 1 Fabrique de produits en ciment à Fécamp (au P. Cond.)
 1895-98 2 " " " à Allaman
 1898 3 " " " Chalon
 1899 4 " " " Chemin de fer Villepauque Phône
 1901 5 " " " Chemin de fer du Sarn Castro I^{re} & II^{le} lots
 1904 6 " " " à Viane VI^{me} lot et superstructure
 1906 7 " " " à St Tréz
 1906-1911 8 Domaine
 1911 9 Verrerie de St Tréz
 1912 10 Verrerie de Sempales
 1915 11 Verrerie de Wamyl
 1917 12 Verrerie de Bulach
 1924 13 Verrerie de Rive de Jier

Fac-simile du plan des «Mémoires», jamais rédigés, que Henri Cornaz a tracé à l'approche de son 75^e anniversaire

Les lieux habités !

18-1895 Fécamp
 1895-98 Allaman
 1898-1900 Chalon Saône et Loire
 1900-1902 Villepauque Phône
 1902-1905 Chalon Saône et Loire
 1905-1906 Progneccourbe (Sarn)
 1905-1906 Viane Puisse-Bois (La Bugatie)
 1916- St Tréz



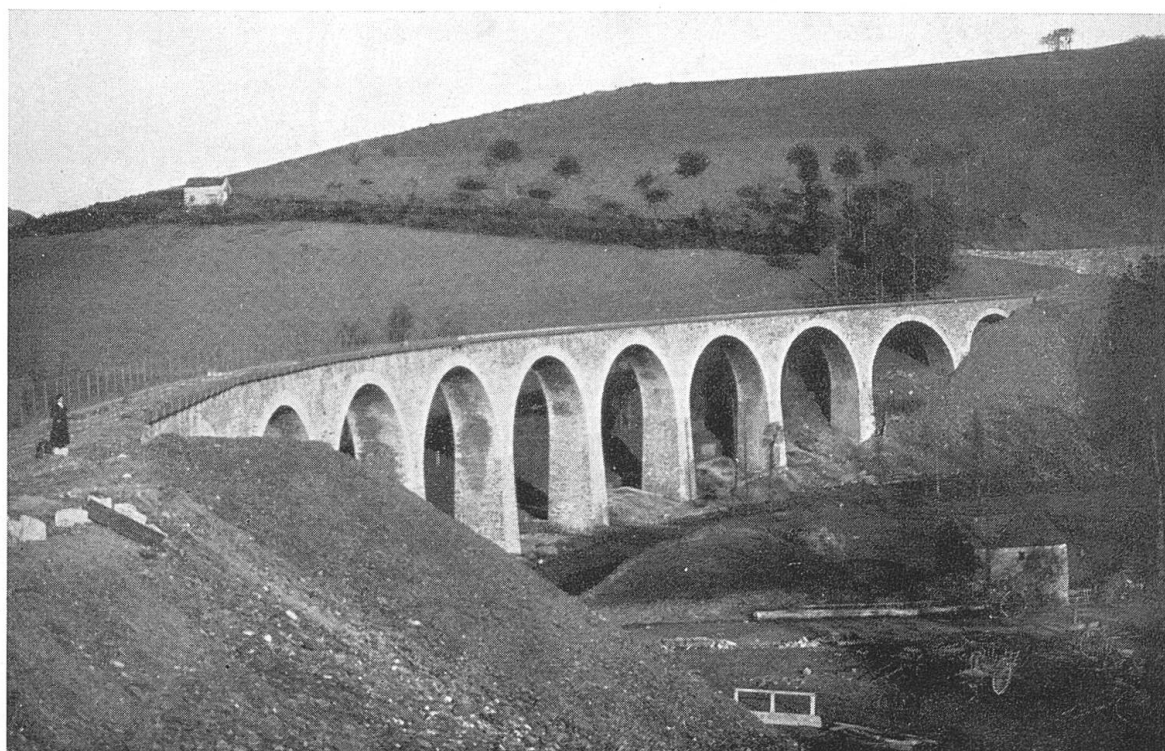
Photographie du jeune couple
Henri Cornaz-Klay

Fac-simile des «lieux aimés» où Henri Cornaz a habité
entre 1895 et 1948



Henri Cornaz, chef de construction d'une ligne de chemin de fer au Midi de la France, au milieu d'une équipe d'ouvriers et contre-maitres suisses, français et catalans

Un des viaducs construits aux environs de Castres par le futur fondateur de la Verrerie de Saint-Prex





Vue aérienne de la Verrerie et du village de Saint-Prex (Vaud), où Henri Cornaz a exercé son activité créatrice

Vue aérienne de la Verrerie de Bulach (Zurich) que Cornaz a reprise et réorganisée à partir de 1917, avec le concours de ses deux neveux Adolphe et Charles Cornaz



cation connaissant toutes les ficelles du métier et capable de s'imposer. Le brave Monsieur B. que l'on avait fait venir de Chalon n'avait, malgré ses qualités techniques, pas l'étoffe nécessaire. En présence de cette situation, Henri Cornaz saute dans la barque: « Ou bien ça marche. Ou je vous balance tous! » Il fait taire les mécontents, redonne confiance aux autres et imprime un coup de barre décisif à l'embarcation. Du reste, il montrait le même esprit de décision chirurgical envers les actionnaires, voire même des administrateurs, qui avaient quelque peine à suivre son rythme dynamique.

*

Durant les premières années de son activité, la verrerie de St-Prex s'en est tenue à la fabrication des articles en verre vert, dont la plus grande partie prenait le chemin de la France. Henri Cornaz s'est très vite rendu compte de la nécessité d'élargir la base de sa production. En étudiant le marché suisse, son attention s'arrête sur *Semsaies*, près Bulle. Cette verrerie suisse romande, dont la fondation remontait à 1776, avait longtemps exploité les forêts du voisinage, ainsi qu'un mince filon de charbon noir. Ces deux sources de matières premières une fois taries, la fabrique avait peine à faire face aux frais de transport du charbon par chemin de fer, ainsi qu'aux difficultés de transbordement à Palézieux et Châtel St-Denys. Cornaz rachète les actions de *Semsaies* en 1912 et prolonge l'existence de la verrerie en lui faisant fabriquer, de 1913 à 1915, des bouteilles de Pernod pour le marché français, du moment que la vente de l'absinthe avait été interdite en Suisse.

La première guerre mondiale surprend Saint-Prex au plus mauvais moment. Le personnel de l'entreprise est désorganisé, alors que l'augmentation de la production exigeait des agrandissements. Comment y songer, lorsqu'il était impossible de se procurer le fer et la main-d'œuvre nécessaire? Fallait-il suspendre ou ralentir l'exploitation? Henri Cornaz se prononce pour l'expansion à tout prix. Les machines et les hommes dont il a besoin, il va les chercher à *Semsaies*! En 1915, il fait démonter les installations de l'usine pour les remonter telles quelles à St-Prex et propose aux ouvriers fribourgeois de les transporter avec leurs familles au canton de Vaud. La grande majorité d'entre eux acceptent. Voilà donc la verrerie de Saint-Prex munie de deux fours en activité.

A peine casés et logés, les nouveaux venus, bons catholiques pour la plu-

part, s'en vont trouver Henri Cornaz: «Alors quoi, patron. Y a pas de maison du bon Dieu pour nous?» Sans hésiter, il décide de faire construire une chapelle et une cure. Le premier titulaire du poste est le fameux *abbé Mermet*, dont la réputation de sourcier s'était répandue au loin. Un beau jour, il est appelé en consultation auprès d'un dentiste d'Yverdon sur le point de vendre sa propriété, mais qui prétendait, sur la foi de papiers de famille, que le terrain devait contenir un trésor. L'abbé arrive sur les lieux et manie sa baguette de coudrier. Soudain, il déclare d'un air inspiré: «Là-bas, dans cette direction, à 53 m d'ici, doit se trouver un trésor!» En avant, marche. A 50 m les chercheurs se heurtent au mur de la propriété; ils l'escaladent et contemplent à 3 m de là, de l'autre côté de la rue, les caveaux d'une banque locale, qui devaient sans doute abriter le trésor!

Durant ces années de restrictions et de complications croissantes, les trains de charbon arrivaient d'une façon toujours plus irrégulière, causant plus d'une nuit blanche à maint chef d'industrie. Un vieil ouvrier de St-Prex a raconté le trait suivant à l'écrivain C. F. Landry: «Quand on voyait le patron, le chapeau bas sur le front, on se disait: le charbon n'arrive pas! Mieux valait ne pas l'aborder à ce moment-là. Mais quand le chapeau était renversé sur la nuque, on pouvait tout lui demander.»

Malgré ses soucis et ses préoccupations, Henri Cornaz tenait le coup allègrement. Il pratiquait largement l'hospitalité et savait recevoir avec cette bonhomie souriante et malicieuse, dont il avait le secret. Son plus grand bonheur était de *faire plaisir* aux autres. Non seulement à ses amis d'affaires, auxquels il faisait parfois des blagues désopilantes, mais également à ses ouvriers. Ainsi, en 1917, par exemple, il loue le «Winkelried», le seul bateau à vapeur du Léman à deux cheminées, et offre une ballade sur le lac à tout le personnel de la verrerie, avec fanfare et collation au Bouveret. A cette époque, des attentions de ce genre n'étaient pas précisément monnaie courante. En toutes choses, Cornaz évitait les chemins battus et choisissait ses sentiers à lui.

*

Même si de son vivant, on parlait du fameux «fossé» entre les deux régions du pays, Henri Cornaz n'aurait jamais attaché créance au «malaise romand». Bien enraciné dans le sol, comme le hêtre héraldique de Faoug, il s'était taillé sa place au soleil. Au lieu de se lamenter, comme d'autres aujourd'hui, sur la pénétration économique en Romandie, il jugeait tout

naturel de remonter le courant de l'invasion économique et d'aller planter son drapeau en Suisse alémanique, au cœur même du pays.

En 1917, la verrerie de *Bulach* (canton de Zurich), fondée en 1890, se trouvait en difficultés, comme bien d'autres entreprises analogues. Cornaz achète d'abord la moitié des actions, puis s'assure l'année suivante la totalité du capital. Il installe dans la place deux de ses neveux, Adolphe et Charles Cornaz, qui remettent peu à peu l'affaire d'aplomb et lui impriment une nouvelle impulsion. Bien qu'elle ait été absorbée par les Verreries de Saint-Prex, la verrerie de Bulach a conservé une direction autonome. Spécialisée au début dans la fabrication des bouteilles à vin et à bière, cette entreprise s'est mise à fabriquer des articles de conserves et des bonbonnes en verre vert. Entre-temps, Bulach a complètement modernisé son outillage et sa méthode de fabrication. Cette verrerie utilise également la fusion électrique.

Poursuivant son mouvement d'expansion vers l'est du pays, Henri Cornaz arrondit son domaine industriel. Il commence par louer l'ancienne verrerie de *Wauwil* (canton de Lucerne), qui était spécialisée dans la fabrication des bouteilles à la main, et l'exploite pendant un certain temps.

*

Au lendemain de la première guerre mondiale, Henri Cornaz secoue la poussière de ses chaussures sur la vieille Europe et met le cap sur les *Etats-Unis d'Amérique* en 1919. Sans être technicien, notre heureux quinquagénaire ouvre l'œil et tire de son voyage d'utiles suggestions pour le développement de ses entreprises. Il y commande deux machines automatiques, qui seront parmi les premières de ce genre sur le continent. A son retour en Suisse, il se trouve en face de nouvelles difficultés. La contre-valeur, en francs français de ses exportations en France, pendant et après la guerre, s'était accumulée sur son compte en banque, dans une monnaie en train de dégringoler. Pour parer à ce danger, Cornaz se décide à utiliser ces fonds. Il achète tout d'abord 35 camions provenant des stocks de l'armée américaine. Dès leur arrivée à St-Prex, ces véhicules sont garés dans la cour de la verrerie. Mais dans la nuit du 29 avril 1921, le feu se déclare et détruit tous les camions qui, pour comble de malchance, n'étaient pas assurés.

En présence de la crise économique de 1921, Cornaz suit le conseil de

l'un de ses amis, alors directeur de la Verrerie de Moutier, et s'intéresse à la *Verrerie de Rive-de-Gier* (Loire), à la tête de laquelle il place un de ses fils. L'usine fabriquait du verre à vitre, avec le concours d'une main-d'œuvre de couleur flottante, composée d'Arabes et de Noirs. Cornaz prend l'affaire à cœur et se défend bien sur le marché. Son activité, ses innovations indisposent et alarment les verriers français, qui se liguent contre ce nouveau venu. A force d'être boycottés de tous les côtés, nos Suisses abaissent leurs prix et décrochent bientôt une série de commandes importantes. La concurrence use de tous les moyens et suscite une série de grèves à Rive-de-Gier. La guerre des nerfs se poursuit avec des alternatives de succès et de revers. Vers 1929, Cornaz finit par accepter les propositions d'indemnité présentées par les verriers français. Il vend le matériel et les stocks qui lui restent et en ramène une partie à St-Prex. Pour la première fois de sa vie, Henri Cornaz éprouve une profonde déception causée, non par les difficultés matérielles, mais par la malveillance des hommes. Il se fera toutefois un malin plaisir de tapisser son cabinet de toilette avec des actions de Rive-de-Gier.

*

Grâce aux observations recueillies en 1919 en Amérique, Henri Cornaz décide de remplacer la fabrication à la main par la fabrication semi-automatique à St-Prex. La mise au point des machines américaines est délicate et se poursuit en 1921 et 1922. Le patron s'irrite de ces lenteurs et de ces complications. Il déclare un jour à ses techniciens: « Si cela ne marche pas, les hommes, je les flanque à la porte et la machine, je la fiche au remblais! » Le lendemain, la machine marchait. A partir de 1930, Cornaz fait équiper Saint-Prex et Bulach de feeders automatiques. Le perfectionnement de la production et de l'outillage continue sans relâche. Dès 1932, la fabrication des bouteilles en verre vert est complétée progressivement par celle du verre mi-blanc (eaux minérales), du verre brun (bière, pharmacie, produits chimiques) et du verre blanc (flaconnerie et articles de ménage). A partir de 1934, les Verreries de Saint-Prex s'engagent dans la voie de la décoration, avec leurs vases à fleurs fabriqués à la main et décorés avec des émaux, et mettent au point la fabrication des étiquettes vitrifiées pour les grandes brasseries. L'entreprise occupe actuellement 300 personnes et Bulach 250. A l'arrivée d'Henri Cornaz, la population de St-Prex était de 750 habitants. Ce chiffre s'élève aujourd'hui à 1500 environ.

Henri Cornaz n'était pas de ces industriels hantés par la conduite des affaires au point d'en perdre le sommeil et l'amour de la vie. Depuis sa tournée aux Etats-Unis, il avait *pris goût* aux *voyages*, sans parler des cures préventives qu'il faisait périodiquement à Baden en Argovie et à Acqui (Italie). De temps à autre, il disparaissait mystérieusement, sans dire où ni pour combien de temps, après avoir signé des chèques en blanc qu'il remettait à son chef comptable. Heureux comme un écolier en vacances, il savourait les joies de l'école buissonnière. « Allons, loin ! » En route pour le Midi de la France ou l'Italie, l'Egypte ou les Philippines. A ses collaborateurs de se débrouiller sans lui. Chacun son tour.

Membre du Grand Conseil vaudois et Syndic de Saint-Prex (en 1922), il ignorait l'esprit de parti, possédait des amis dans tous les camps et n'usait de son influence que pour en faire bénéficier la collectivité. C'est ainsi qu'en août 1934, il fut l'âme et la cheville ouvrière des *fêtes du 600^e anniversaire* de Saint-Prex. Alors que l'on attendait 5000 spectateurs, il en vint plus de 35 000. Le charme de ce vieux bourg de pêcheurs, d'artisans et d'agriculteurs transfiguré pour la circonstance, et la beauté du cortège historique, qui comptait cent cinquante chevaux et près de cinq cents participants, sur une population de douze cents âmes environ, assurèrent à ces brèves journées un succès sans pareil, dont les spectateurs et les participants ont conservé un souvenir nostalgique.

Avec son esprit pratique et réalisateur, Cornaz avait le don de trouver des solutions, auxquelles nul n'avait songé et qui s'imposaient avec la simplicité et la force de l'évidence. Preuve en soit l'affaire du *central automatique*. L'administration des téléphones cherchait en vain à St-Prex un bout de terrain, en bordure de la route cantonale, pour y construire un poste de relais. Les paysans ne voulaient pas vendre une si petite parcelle ou exigeaient une indemnité exorbitante. En désespoir de cause, les intéressés viennent trouver le patron. Laissons ici la parole à l'écrivain C. F. Landry : « Il écoute la formule trop connue : « Vous seul pouvez nous tirer d'affaires. » Il est d'accord. Il a le terrain. Il va le donner. — Oui, mais . . . hésite subitement l'acquéreur . . . : vous allez me demander un prix terrible. — Pas du tout : j'ai besoin, à mon tour, d'une vitrine dans le bâtiment que vous construirez. Une vitrine d'exposition, au bord de la route, cela ferait mon affaire. — Et alors, combien donneriez-vous ? — Une annuité de cinq pour cent sur le prix que vous-même m'aurez donné. » — Retournez ça comme vous voudrez, c'est le type même de l'affaire avantageuse pour les

deux parties. — En nous racontant à son tour cette histoire, un des fils d'Henri Cornaz ajoutait: «Si tous les hommes d'affaires étaient aussi malins et aussi honnêtes, les avocats n'auraient plus qu'à fermer boutique!»

Rond ou carré en affaires, l'animateur des Verreries de St-Prex savait juger ses collaborateurs et ses partenaires.

Si quelqu'un mettait les bâtons dans les roues ou freinait à l'excès les initiatives de Cornaz, il disait: «Celui-là, c'est un sabot. Mais il m'aide à réfléchir.» Cela ne l'empêchait d'ailleurs pas d'agir à sa guise et, si la résistance se faisait trop importune, il n'hésitait pas à racheter la part des opposants.

*

Malgré l'intérêt sportif qu'il prenait aux affaires et le plaisir qu'il avait à vaincre les obstacles, Henri Cornaz puisait sa joie et sa fierté suprême dans sa ferme. Elle lui a beaucoup coûté. Toujours soucieux d'améliorer la qualité de son bétail, il se préoccupait du «herdebok», comme disent les Vaudois (Herdebuch), ou pedigree de ses taureaux. Que de fois il s'est rendu à la foire d'Ostermundigen, aux portes de Berne, pour y acheter un «Muni», et il payait naturellement un prix surfait. S'il lui arrivait de payer une bête de choix jusqu'à 3000 francs, il ne s'en vantait pas. Mais de retour chez lui, il déclarait à son fils: «Je t'ai acheté un taureau formidable!» — Combien? — Mille francs», et il payait la différence de sa poche. Après cela, on comprend mieux sa boutade: «Si un paysan se met à faire de la comptabilité, il est foutu et n'a plus qu'à ficher le camp!» Mais c'était plus fort que lui.

Après une soirée de conversation, à bâtons rompus, sur les sujets les plus divers avec ses amis, Cornaz n'avait pas de plus grand plaisir qu'à terminer la rencontre par un petit tour aux étables: «Allons voir les vaques!» disait-il familièrement. Le chef d'industrie rejoignait alors son enfance campagnarde.

Homme de famille et d'intérieur, il était très attaché à la compagnie de sa vie, une femme courageuse, qui lui a donné six enfants. Leur union de quarante-six années a été très heureuse. Avec ses enfants, Henri Cornaz se montrait assez strict, comme les pères de sa génération. Il aurait facilement donné cent francs à un pauvre diable et cent sous à ses enfants pour aller faire la fête, ce qui n'était d'ailleurs pas nécessaire, car les jeunes

Cornaz n'avaient pas besoin d'argent pour s'amuser et se distraire à la campagne. Il n'aimait pas beaucoup voir ses fils faire un tour à cheval. S'il en rencontrait un aux environs, il lui décochait un regard significatif, l'air de dire: «Le cheval serait plus utile à la ferme et le cavalier à l'usine!» Sans rancune. Mais c'était là sa manière de diriger ceux qu'il aimait et dont il se sentait responsable.

Les dernières années de sa vie ont été assombries par la mort de sa compagne, qui l'avait si bien compris et soutenu dans sa rude et belle existence. Avec l'âge, les rhumatismes l'ont sérieusement incommodé, sans éteindre en lui le goût des voyages.

Henri Cornaz a beaucoup créé, bâti et largement donné au cours de sa vie. Il s'est signalé notamment par ses initiatives dans la question des logements, des fonds de secours et de l'assurance familiale maladie destinés au personnel et aux membres de leur famille. La société coopérative de consommation, la grande salle, la fanfare, la bibliothèque populaire, si richement dotée par ses soins, étaient son œuvre, sans parler de l'appui généreux et discret qu'il savait apporter aux infortunés. Mais voilà! Comme les hommes de sa génération, il avait une conception paternaliste du rôle social du patron. Cela n'est pas toujours du goût des bénéficiaires, qui ont tendance à considérer les largesses à sens unique comme un dû. Avec le temps, Henri Cornaz avait de la peine à comprendre les réactions et l'esprit de revendications des ouvriers qu'il considérait toujours comme *ses* ouvriers. Il finit par abandonner ces questions à l'un de ses fils: «Occupe-toi de cela», disait-il, non sans mélancolie.

Mais qu'importe! C'est là l'envers de grandes qualités et d'une personnalité, qui nous parle encore. L'heure était venue pour Henri Cornaz de s'en aller à son tour, le 2 juin 1948, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Sa tâche était accomplie. Il avait donné aux autres le meilleur de lui-même, laissant à ses successeurs le soin de poursuivre l'œuvre qu'il avait créée.

Le jour des obsèques, célébrées dans l'église de Saint-Prex, qui ne pouvait contenir tant de monde, une foule de verriers et de paysans, de pêcheurs et d'artisans, des Vaudois et des Confédérés de toutes les régions de la Suisse ont rendu à Henri Cornaz un hommage émouvant: celui du peuple et du pays à l'un des meilleurs de ses fils.

Aymon de Mestral

